

Les Belles-Mères

Notre intention bien arrêtée en publiant ce travail, fruit de nos sueurs (40 degrés à l'ombre,) est de désabuser ceux de nos concitoyens qui seraient encore tentés de s'apitoyer sur le sort des Egyptiens, que d'aimables farceurs nous ont montrés frappés de dix plaies—ou fléaux—toutes plus terribles les unes que les autres.

Et, d'abord, voyons un peu ces plaies !

"1 Les eaux du Nil furent changées en sang."

Cela permit aux Egyptiens de se fabriquer à fort bon compte d'excellent boudin.

"2 Des grenouilles sorties du Nil et des marais couvrirent le pays, et pénétrèrent dans les maisons des Egyptiens."

Les voilà-t-il bien à plaindre !... surtout quand on songe qu'une brochette de douze paires de cuisses se vend parfois jusqu'à 40 centimes aux Halles !

"3 Des moucheronnes tourmentèrent les hommes et les animaux."

Il faut ne pas avoir eu six marmots et une femme folle pour ignorer ce supplice-là.

"4 Des mouches insupportables succédèrent aux moucheronnes."

Il suffit de déjeuner dans un restaurant à vingt-deux sous pour se convaincre que rien n'est changé sous ce rapport.

"5 La peste enleva presque tous les animaux."

Eh bien !... les Egyptiens étaient débarrassés d'un soul coup de toutes leurs punaises !

"6 Les hommes furent affligés de douloureux ulcères."

Nous, nous avons les *ulsters*—non moins répugnants à voir.

"7 La grêle dévasta toutes les moissons."

Soit. Mais il nous était réservé d'avoir le phylloxéra, de beaucoup plus cruel... J'en appelle à tous les pochards.

"8 Des sauterelles ravagèrent la campagne."

Avec ça qu'elles s'en privent, souvenant, de nos jours, en Algérie !

"9 Des ténèbres épaisses couvrirent toute l'Egypte."

Ca ne gênait guère que les photographes : donc le mal n'était pas bien grand.

"10 L'ango exterminateur tua les premiers-nés des Egyptiens."

De quoi se seraient-ils plaints : ça leur économisait des frais de nourriture !

Et voilà ces fameuses plaies, dont on fait tant de bruit, et qui, nous le répétons, ne sont rien auprès de celles beaucoup plus nombreuses, dont nous sommes frappés, nous autres français, en l'an de grâce et de comètes 1881.

Pour aujourd'hui, nous n'en voulons retenir qu'une, la plus atroce, la plus cruelle, la plus épouvantable, la plus insupportable, la plus indéfranchissable : nous, avons nommé LA BELLE-MÈRE.

Qu'est-ce que la belle-mère ?

Un crampon, dit celui-ci. Un lavement, assure celui-là. Un furoncle, prétend cet autre.

Personne n'est dans le vrai, mais tout le monde a raison.

La belle-mère est un tyran en japonais.

La belle-mère est un être pour lequel il faudrait inventer un troisième sexe, car elle n'est pas homme et semble d'avoir cessé d'être femme (il en est pourtant d'Auvergnates.)

La belle-mère est un animal de la classe des manifères (généralement très *mammifère*, on effot.)

La belle-mère, soumise à une analyse scrupuleuse, se décompose ainsi :

Amour maternel	9	5
Regret de n'avoir plus 30 ans 27 "		
Esprit de contrariété	42	5
Méchanceté	21	"
Amour de son gendre	0	"
		100 "

Une belle-mère ne pardonne jamais à son gendre tout le mal... qu'elle lui fait.

Adam fut le seul homme vraiment heureux, parce qu'il n'eût pas de belle-mère.

Il n'y a qu'une chose au monde qui soit plus désagréable qu'une belle-mère : deux belles-mères.

Un ménage sans belle-mère, c'est un rosier sans épines.

Dis-moi si tu as une belle-mère, je te dirai qui tu haïs.

Le Martyrologe des gendres, qui ne sera sans doute jamais publié, aucun écrivain n'osant entreprendre une tâche aussi redoutable, surpasserait en récits terrifiants tout ce qu'on a écrit touchant les mystères de l'Inquisition.

Touche-tout, dans son incomparable *T'ombinoscope*, cite une belle-mère qui, à l'âge de quarante-neuf ans, au lendemain d'une soirée où son gendre avait été malade d'avoir entendu trop de musique, s'est mise à apprendre le piano.

Dans quelque classe de la société que nous la prenions, la belle-mère se retrouve, au fond, toujours la même : grincheuse, acariâtre, envahissante, exigeante, asticotante, éternelle, embêtante, etc... jamais contente !

Qu'elle opère rue de Oignancourt, rue St-Denis ou St-Dominique, qu'elle soit manante, bourgeoise ou grande dame, ses procédés sont les mêmes à quelques nuances près, ainsi que nous allons avoir l'honneur de le démontrer—ou plutôt de le montrer, la démonstration n'étant plus à faire, hélas ! depuis longtemps.

Nous vous présentons d'abord Mme Radégoux, marchande de quatre saisons, retirée du commerce parce que ça la fatiguait trop, actuellement femme de ménage de huit à onze, mais s'occupant plus spécialement de celui de sa fille.

Mme Radégoux. — Dis-donc, Mlle, comment que ça se fait qu'y soye pas encore rentré, ton homme ? Y sort pourtant à sept heures, et en v'la près de huit. (Il en est sept et demie.)

Mlle. — Il m'a averti qu'il avait un travail pressé à finir ce soir.

Mme Radégoux, ricannant.—Un travail pressé... on la connaît, celle-là ! T'en est encore-là, toi, de couper dans ses raisons-là ! Mais tu s'ra donc bête toute ta vie !..

Mlle. — Ah !.., maman !

Mme Radégoux. — C'est bon, c'est bon... va pas te fêher pour ça. Mais Mais, vois-tu, les hommes, faut jamais s'y fier ; et quand ça n'entre pas à l'heure, c'est qu'y a donzelle sous roche, la plupart du temps.

Mlle. — Par exemple !.. D'abord, Jules est incapable de ça.

Mme Radégoux. — Hum !.. n'empêche qu'à ta place, je tirerais ça au clair. N' t'y fie pas, petite, n'y t'y fie pas trop. Tiens, tu d'vrais aller voir jusqu'à son atelier...

Mlle. — A quoi bon ?

Mme Radégoux. — Ah ! tu trouves ? Eh bien, j'y vas, moi, et t'je vas l'ramener, ton homme, de gré ou d'force !

Mlle. — Va, si tu veux, maman... Mais, tu sais... pas de gros mots, hein !

(*Mme Radégoux, arrivée près de l'atelier, aperçoit son gendre devant le comptoir d'un marchand de vins, avec un ami d'enfance qu'il vient de rencontrer.*)

Mme Radégoux, entrant comme une furie. — Ah ! j'vous y prends, espèce de grand escogriffe, à vous offrir des tournées, pendant qu'vot' pauvre femme vous attend, qu'elle vous croit arrivé un malheur, et qu'elle pleure toutes les larmes de son corps !

Jules, à son ami. — Je te présente ma belle mère !

L'ami. — Je l'avais deviné

Mme Radégoux. — Vous n'êtes pas honteux, grand propre à rien, de boire comme ça sans savoir si vos enfants ont du pain...

Jules. — N'dites donc pas d'bêtises, la mère... Tenez, prenez plutôt quelque chose avec nous... sans rancune...

Mme Radégoux. — Vars allez commencer par rentrer à la maison ; sans ça... ma fille reviendra avec sa mère, entendez-vous ? La pauvre martyre, que vous laissez manquer de tout... même qu'elle regarde à six francs pour changer les brides à son son chapeau des dimanches. Tenez, vous n'avez pas d'œur ! (*Elle geint La soule s'amasse devant la boutique.*)

Ah ! pourquoi faut-il qu'y soye dit que j'm'ai engendré d'un garnement pareil !

Jules. — Ah !.. la mère, en voilà assez. Sortez devant, je vous suis. Sortez donc, à la fin ! (*Il fait un geste d'impatience.*)

Mme Radégoux. — *sort en criant plus fort et prenant la soule à témoin.* — Vous l'avez vu, tous... il a voulu me frapper, le lâche ! C'est mon gendre ; il roue sa femme de coups. Oh ! mais... les commissaires ne sont pas faits pour les chiens !

Sur ce, Mme Radégoux va tout raconter à sa fille, et tout à l'heure, quand Jules sera rentré, la scène va recommencer de plus belle.

C'est maintenant le tour de Mme la marquise de Saint-Galurin. Le Vicomte Hector de Castel-Gobé, son

gendre, se fait annoncer chez la vicomtesse sa femme ; c'est Mme de Saint-Galurin qui donne ordre de l'introduire.

Hector.—Ah !.. pardon, chère madame... je ne vous savais pas là.

Mme de Saint-Galurin. — La place d'une bonne mère n'est elle pas auprès de sa fille ?

Hector.—Certes, chère madame, je...

Mme de Saint-Galurin.—Vous aviez peut-être quelque chose à dire à cette chère enfant... oh ! vous pouvez parler : il n'est rien qu'une mère vigilante ne puisse entendre.

Hector.—Certainement, chère madame ; cependant...

Mme de Saint-Galurin.—Qu'est-ce à dire, monsieur ?

Hector.—Mon Dieu, madame, vous conviendrez pourtant avec moi qu'il peut y avoir, entre mari et femme, certains entretiens pour lesquels un témoin... fût-ce sa mère...

Madame de Saint-Galurin.—Miséricorde divine !.. qu'entends-je !.. Ah ! monsieur !.. qui m'eût dit qu'en consentant à une alliance avec les Castel-Gobé, moi, une Sainte-Galurin, je m'exposais, j'exposais cette chère enfant à entendre des propos... si !.. l'horreur !..

Hector.—Permettez, chère madame... songez que depuis six mois que vous m'avez confié le bonheur de la chère enfant, il ne m'a pas encore été loisible de lui parler un seul moment de... mon amour, et...

Mme de Saint-Galurin.—Pouah !.. quel langage tenez-vous là, mon gendre ! Pour Dieu, modérez vos expressions. Nos gens d'écurie, en vérité, ne s'expriment pas autrement. *Bene Deus !..* Si vous deviez continuer, je prierais ma fille de se retirer.

Hector.—Ne vous donnez pas la peine, chère madame ; c'est moi qui me retire.

Mme de Saint-Galurin.—Vous nous quittez ?

Hector.—Oui, madame, oui... je me rends chez un avoué.

Mme de Saint-Galurin. — A votre aise, monsieur ! Je verrai également le mien. Et maintenant, ma fille, hâtons-nous : le Révérend Père Beau-lardon n'aime pas qu'on le fasse attendre.

LE PASSE-TEMPS

est une superbe revue musicale, littéraire et sociale avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves. 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie : musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5c le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser au bureau du *Passe-Temps*, 58 St-Gabriel, Montréal.

Buanderie Eldorado

BUREAU ET ATELIERS :

221 rue Cadieux - Montréal

Pas d'acides. Méthodes perfectionnées. Linge pris et livré à domicile. Service prompt, travail garanti.

J. D. SICARD,

41, Bell, Est 1519. PROPRIÉTAIRE